

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

2020/3 n° 288 | pages 583 à 594

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130823865

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2020-3-page-583.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

dans la querelle des Anciens et des Modernes, entre imitation des premiers et attirance pour les seconds. Sophie Tonolo se penche pour sa part sur le choix de l'épître, qui offre la possibilité d'une insertion dans le milieu lettré : les influences diverses dont procèdent les épîtres compilées dans le recueil rendent en effet compte d'une « identité littéraire et poétique à l'échelle du groupe et de l'individu » (p. 221), cette forme-creuset fournissant aux auteurs l'opportunité de « faire leurs armes » (p. 235), tout en s'inscrivant dans une tradition illustrée par leurs prédécesseurs.

L'article de Nicolas Schapira postule que la cohérence apparente du groupe est la résultante de l'effet de recueil, en s'attardant sur le « travail permanent des hommes de lettres sur leur position sociale au moyen d'écrits divers » (p. 246). Enfin, Damien Fortin, dans son étude du « compagnonnage poétique » de Pellisson et de La Fontaine, fait du premier « l'alter ego » du second, et met en avant les liens d'amitié et de connivence lettrée les unissant, ainsi que leur émulation réciproque, basée sur un goût et une écriture similaires. Les travaux présentés dans ce volume, très stimulants, se caractérisent donc par leur complémentarité, mais aussi par leur ampleur de vue et leur prudence, tant d'éléments concourant à nous procurer un ouvrage de référence.

Il convient par ailleurs de relever la remarquable précision de l'appareil critique. Les notes mentionnent les poèmes remployés, que l'on peut trouver dans d'autres recueils, manuscrits ou imprimés, mais elles mentionnent également les variantes, et font fort utilement le point sur des questions ponctuelles de lexicographie. De plus, elles éclairent fréquemment le contexte historique, régulièrement présent dans les textes. Les annexes, tirées des archives rémoises (Bibliothèque Carnegie) et castraises (Archives municipales) contribuent à préciser les perspectives, notamment pour ce qui concerne l'étude de ces sociabilités lettrées et du rôle de certaines individualités dans leur mise en place. Le cahier de reproduction présentant plusieurs pages du manuscrit, l'index des noms avant 1800 et une riche bibliographie viennent parachever ce volume important, qui prend sa place dans la belle et bien nommée collection « Héritages critiques ».

En conclusion, il nous semble que cet ouvrage jette une lumière nouvelle sur une période mal connue de l'histoire littéraire, en amendant des travaux déjà anciens et en démontrant exemplairement la fécondité et l'intérêt de l'étude des réseaux lettrés à l'Âge classique, situés au confluent de l'histoire du livre, de la poétique des genres et de la sociologie historique, et offrant par là un poste d'observation privilégié du fait littéraire.

Maxime CARTRON

Mireille ISSA (dir.), *Le Latin des maronites*, Paris, Geuthner, 2017, 212 p., 16 × 24 cm.

Cet ouvrage est issu d'un colloque organisé le 23 novembre 2012 par le Centre d'Études Latines de l'Université Saint-Esprit de Kaslik, Liban. Recueillis

par Mireille Issa, les actes de ce colloque visent à connaître de près la manière dont les maronites, à la suite de la fondation du collège maronite à Rome en 1584, usaient de la langue latine pour divulguer leurs savoirs et leur littérature.

Frédéric Alpi examine les sources latines sur Sévère d'Antioche (512-518) remontant aux VI^e et IX^e siècles. Répartis selon trois genres (chroniqueurs profanes, écrivains ecclésiastiques et documents synodaux), ces documents apportent des informations complémentaires sur la chronologie du patriarcat de Sévère et la controverse christologique. Dans un second article, Frédéric Alpi examine deux lettres latines issues de la controverse anti-sévérienne. Les historiens maronites modernes considèrent ces lettres comme témoins de l'union de l'Église maronite avec Rome, et de sa défense de la foi catholique. D'authenticité contestée, ces lettres servaient aux XVII^e-XVIII^e siècles comme outil pour le contrôle de la montagne libanaise contre les syro-orthodoxes. Mariam de Ghan-tuz Cubbe présente la lettre du patriarche Šamūn Buṭros de Ḥadeṭ envoyée au pape Léon X en 1515 comportant sa profession de foi avec des informations sur les usages et les rites et s'attarde sur les particularités de la traduction de cette lettre écrite originellement en syriaque ou en arabe (écriture Karšūni). Aurélien Girard analyse l'œuvre écrite en latin de Fauste Nairon (1628-1711). En rédigeant un ouvrage sur le café, un sur l'histoire des maronites ainsi qu'un autre sur les témoignages des syriaques dans la controverse protestante, Nairon tenta de participer aux polémiques de son temps et s'efforça de répondre aux intérêts orientalistes de ses contemporains. Néanmoins, il apporte peu de nouvelles sources syriaques et arabes et se base principalement sur des sources occidentales. Ses ouvrages servirent de base dans les ouvrages historiques des savants postérieurs, même si sa rigueur scientifique fut contestée par Antoine Galland, Eusèbe Renaudot et Richard Simon. Bernard Heyberger montre comment les écrits d'Abraham Ecchellensis (1605-1664), destinés à une élite de spécialistes, visaient à promouvoir la culture et la science arabe et à soutenir la tradition catholique contre les protestants. Néanmoins, ces écrits marqués par un vrai intérêt pour les questions linguistiques, poussaient Ecchellensis à outrepasser les règles philologiques en raison de son ton apologétique, particulièrement pour tout ce qui concerne l'histoire des maronites. Mireille Issa commente l'ouvrage *De Nonnullis Orientalium Urbibus* de Ġibrā'īl as-Šahiūnī et Yūḥannā al-Ḥaṣṣrūnī publié en 1619. Il s'agit d'un carnet de descriptions toponymiques avec quelques repères chronologiques présentant un panorama des croyances religieuses des chrétiens et surtout des musulmans. Issa s'attarde sur les informations données dans cet ouvrage sur Alep, Bagdad, Damas, La Mecque, Médine, l'Égypte et Tripoli, montre leurs défaillances et fournit des informations complémentaires à partir des sources antérieures historiques. Quant aux croyances religieuses, l'ouvrage rapporte l'histoire de la Ka'ba, la pierre noire et l'eau de zamzam ainsi que l'origine du terme « musulman », les lois musulmanes, et évoque le refus catégorique de la Trinité chrétienne et la crucifixion du Christ. Malgré ses anachronismes et ses erreurs, cet ouvrage fut édité plusieurs fois. Dans un second article, Mireille Issa présente les sept bulles du pape Clément VIII (1592-1605) envoyées à l'Église maronite, portant sur différents thèmes : envoyer des enfants brillants au collège maronite, recommander un

prêtre jésuite, confirmer l'élection du nouveau patriarche, encourager à conserver la foi et traiter des empêchements au mariage. Par la suite, l'auteur commente la réaction de la papauté à l'élection du patriarche Yūssef ar-Rizzi et examine l'implication des jésuites dans la réforme des maronites en matière de foi, de liturgie et de discipline ecclésiastique ainsi que leur rôle en faveur du collège maronite. Elias Khalifé Hachem présente les trois œuvres majeures latines de Joseph Simon Assemani († 1768). Le premier ouvrage traite des auteurs chrétiens syriaques, le second présente les œuvres de saint Éphrem alors que le troisième ouvrage est le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Vaticane. Ces ouvrages, malgré leurs défauts et leurs erreurs, demeurent jusqu'à nos jours une source indispensable pour la littérature syriaque. Joseph Moukarzel analyse le portrait du Mont-Liban et des maronites dans le traité *De Nonnullis Orientalium Urbibus* et le compare aux récits des voyageurs contemporains. Il évoque l'étymologie du terme Liban, sa récurrence dans la Bible et décrit la région de Kadisha, berceau des communautés religieuses maronites. Il présente l'origine éponyme des maronites ainsi que leur vie religieuse et leurs coutumes en s'attardant sur les funérailles. À partir de l'étude des sources latines, Paul Zgheib identifie deux localités au Liban : Cafarsquel qui correspond à Kfarsāleh, près d'Amchit, et Bechestin qui correspond à Bkeftine, dans la région de Koura.

En parcourant ces articles, certaines constatations méritent d'être soulignées. Le lecteur pourrait aisément déceler chez les auteurs maronites du XVII^e siècle un vrai souci de montrer leur légendaire fidélité à l'Église catholique depuis leurs origines et de réfuter l'opinion qui les accuse d'hérésie (monothéisme). Les auteurs de ce recueil, sans négliger la valeur inestimable de ces œuvres latines, ont souvent mis en exergue le manque de rigueur scientifique des écrivains maronites lorsqu'ils abordent certains points liés à leur histoire ou à leur théologie. De plus, il arrive souvent aux auteurs maronites de prétendre avoir recours aux manuscrits syriaques antiques non accessibles aux chercheurs européens pour appuyer leurs idées. Cette technique avait déjà été démasquée à l'époque. L'amour que portaient les savants maronites à leur Église surpassait « l'amour de la vérité » sur lequel reposait tout travail scientifique.

Ces éléments cités ci-dessus ne peuvent être conçus que comme des marqueurs d'identité pour la communauté maronite qui, à l'aube du XVII^e siècle, et avec l'ouverture de l'Église catholique aux églises non catholiques du Proche-Orient, cherchait à se démarquer de ces dernières et à s'affirmer comme une Église catholique de foi « orthodoxe ».

Charbel NASSIF